C.

PETITES

FLEURS DE POÉSIE

OFFERTES A

L'ENFANCE CANADIENNE

MONTRÉAL
C. O. BEAUCHEMIN & VALOIS, LIBRAIRES-IMPRIMEURS
237 et 239, Rue St-Paul

1871

PQ 1165
P25

PRÉFACE

Ce petit livre s'adresse aux enfants. Il leur présente un choix de belles pensées et de vérités morales, revêtues de tous les charmes de la poésie. Ce sont donc des fleurs, et des fleurs d'un parfum exquis pour l'intelligence et le cœur.

Ces petites poésies, apprises de mémoire et récitées dans les classes, feront diversion à d'autres leçons plus sèches et moins attrayantes.

Elles serviront en même temps au but de l'éducation. Il est très-utile d'habituer les enfants à répéter d'élégantes et harmonieuses paroles : c'est ainsi qu'ils reçoivent les premières leçons de style et apprennent de bonne heure la distinction du langage. D'un autre côté, on ne saurait mieux faire que de remplir les jeunes têtes et les jeunes cœurs de belles pensées et de nobles sentiments. C'est une semence qui féconde l'âme et produit en son temps des fruits précieux de sagesse et de vertu.

INTRODUCTION.

Conseils aux enfants.—Prière a Dieu.

Petits enfants, c'est par tendresse que je vous appelle ainsi ; car je n'adresserais pas mon discours à ceux qui, dans le berceau, ne m'écouteraient pas encore : je parle donc à vous, ô enfants qui commencez à avoir de la connaissance. Dès qu'elle commence à poindre, connaissez votre véritable père, qui est Dieu ; honorez-le dans vos parents, qui sont les images de son éternelle paternité ; ayez sa crainte dans le cœur, et apprenez de bonne heure à vous laisser enseigner, corriger et conduire à sa sagesse. Dites-lui : « O Seigneur, de qui je tiens tout, je vous aimerai à jamais ; je vous aimerai, ô Dieu qui êtes ma force. Allumez en moi cet amour ; envoyez-moi du plus haut des cieux votre Saint-Esprit, ce Dieu qui ne fait qu'un cœur et qu'une âme de tous ceux que vous sanctifiez. »

Bossuet.

PETITES FLEURS DE POÉSIE.

---

1. Bienfaits de Dieu.

Tout l'univers est plein de sa magnificence,
Qu'on l'adore en tous lieux, qu'on l'invoque à jamais.
Le jour annonce au jour sa gloire et sa puissance ;
Chantons, publions ses bienfaits.

Il donne aux fleurs leur aimable parure,
Il fait naître et mûrir les fruits ;
Il leur dispense avec mesure
Et la chaleur du jour et la fraîcheur des nuits.

Il commande au soleil d'animer la nature,
Et la lumière est un don de sa main ;
Mais sa loi sainte, sa loi pure,
Est le plus riche don qu'il ait fait aux humains.

Racine.

---

2. Bonté de Dieu.

Que le Seigneur est bon, que son joug est aimable !
Heureux qui dès l'enfance en connaît la douceur !
Jeune peuple, courez à ce maître adorable :

Les biens les plus charmants n'ont rien de comparable
Aux torrents de plaisir qu'il répand dans un cœur.
Que le Seigneur est bon, que son joug est aimable !
Heureux qui dès l'enfance en connaît la douceur !
Il s'apaise, il pardonne :
Du cœur ingrat qui l'abandonne
Il attend le retour ;
Il excuse notre faiblesse ;
A nous chercher même il s'empresse.
Pour l'enfant qu'elle a mis au jour
Une mère à moins de tendresse.
Ah ! qui peut avec lui partager notre amour ?

RACINE.

---

3. Bonheur de l'enfant vertueux.

O bienheureux mille fois
L'enfant que le Seigneur aime,
Qui de bonne heure entend sa voix
Et que ce Dieu daigne instruire lui-même !
Aimé de ses parents, de tous les dons des cieux
Il est orné dès sa naissance ;
Et du méchant l'abord contagieux
N'altère point son innocence.
Tel en un secret vallon,
Sur le bord d'une onde pure,
Croît à l'abri de l'aquilon
Un jeune lis, l'amour de la nature,

Heureux, heureux mille fois,
L'enfant que le Seigneur rend docile à sa voix !

Le bonheur de l'impie est toujours agité ;
Il erre à la merci de sa propre inconstance :
Ne cherchons la félicité
Que dans la paix de l'innocence.
O douce paix,
O lumière éternelle,
Beauté toujours nouvelle !
Heureux le cœur épris de tes attraits !
O douce paix,
O lumière éternelle,
Heureux le cœur qui ne te perd jamais !

RACINE.

---

4. HYMNE DU MATIN.

Que dès notre réveil notre voix te bénisse :
Qu'à te chercher notre cœur empressé
T'offre ses premiers vœux ; et que par toi finisse
Le jour par toi saintement commencé.
Nous t'implorons, Seigneur ; tes bontés sont nos armes :
De tout péché rends-nous purs à tes yeux :
Fais que, t'ayant chanté dans ce séjour de larmes,
Nous te chantions dans le repos des cieux.

RACINE.

5. Hommage a la sainte Vierge.

Accepte notre hommage et souffre nos louanges,
Lis tout céleste en pureté,
Rose d'immortelle beauté,
Vierge, mère de l'humble et maîtresse des anges,
Tabernacle vivant du Dieu de l'univers :
Contre le dur assaut de tant de maux divers
Donne-nous de la force et prête-nous ton aide ;
Et jusqu'en ce vallon de pleurs
Fais-en du haut du ciel descendre le remède,
Toi qui sais excuser les fautes des pécheurs.

Avant que du Seigneur la sagesse profonde
Sur la terre et les cieux daignât se déployer,
Avant que du néant sa voix tirât le monde
Qu'à ce même néant sa voix doit renvoyer,
De toute éternité sa prudence adorable
Te destina pour mère à son Verbe ineffable (1),
A ses anges pour reine, aux hommes pour appui ;
Et sa bonté dès lors élut ton ministère,
Pour nous tirer du gouffre où notre premier père
Nous a d'un seul péché plongés tous avec lui.

Corneille.

(1) C'est-à-dire à son propre Fils, dont la perfection ne peut être exprimée par des paroles.

6. A l'Ange Gardien.

Veillez sur moi quand je m'éveille,
Bon ange, puisque Dieu l'a dit ;
Et chaque nuit, quand je sommeille,
Penchez-vous sur mon petit lit.
Ayez pitié de ma faiblesse :
A mes côtés marchez sans cesse,
Parlez-moi le long du chemin ;
Et pendant que je vous écoute,
De peur que je ne tombe en route,
Bon ange, donnez-moi la main.

Mme Tastu.

---

7. Prière avant le Repas.

Bénissez, ô mon Dieu, ce pain de chaque jour
Que votre grâce accorde à mon humble demande ;
Qu'il apporte à mon corps une force plus grande,
Et qu'en retour mon cœur vous rende
Plus de respect et plus d'amour !

Mme Tastu.

8. Pour obtenir une bonne Semaine.

Mon Dieu, pendant cette semaine,
Dans mes leçons et dans mes jeux,
Gardez-moi de faute ou de peine,
Car qui dit l'un dit tous les deux.
Donnez-moi cette humeur docile
Qui rend le devoir facile ;
Et si ma mère m'avertit,
Au lieu de cet esprit frivole
Que distrait la mouche qui vole,
Seigneur, donnez-moi votre esprit.

Mme Tastu.

---

9. Utilité des Fables.

Les fables ne sont pas ce qu'elles semblent être ;
Le plus simple animal nous y tient lieu de maître.
Une morale nue apporte de l'ennui,
Le conte fait passer le précepte avec lui.

La Fontaine.

---

10. La Guenon (1), le Singe et la Noix.

Une jeune guenon cueillit
Une noix dans sa coque verte ;
Elle y porte la dent, fait la grimace.....Ah ! certe,
Dit-elle, ma mère mentit
Quand elle m'assura que les noix étaient bonnes,
Puis, croyez aux discours de ces vieilles personnes
Qui trompent la jeunesse ! Au diable soit le fruit !
Elle jette la noix. Un singe la ramasse,
Vite entre deux cailloux la casse,
L'épluche, la mange et lui dit :
— Votre mère eut raison, ma mie,
Les noix ont fort bon goût, mais il faut les ouvrir.
Souvenez-vous que, dans la vie,
Sans un peu de travail on n'a point de plaisir.

Florian.

11. Le Laboureur et ses Enfants.

Travaillez, prenez de la peine :
C'est le fonds qui manque le moins.
Un riche laboureur, sentant sa mort prochaine,
Fit venir ses enfants, leur parla sans témoins.

(1) C'est la femelle du singe.

Gardez-vous, leur dit-il, de vendre l'héritage
Que nous ont laissé nos parents :
Un trésor est caché dedans.
Je ne sais pas l'endroit ; mais un peu de courage
Vous le fera trouver : vous en viendrez à bout.
Remuez votre champ dès qu'on aura fait l'oût (1) :
Creusez, fouillez, bêchez, ne laissez nulle place
Où la main ne passe et repasse.
Le père mort, les fils vous retournent le champ
Deçà, delà, partout ; si bien qu'au bout de l'an
Il en rapporta davantage.
D'argent, point de caché. Mais le père fut sage
De leur montrer, avant sa mort,
Que le travail est un trésor.

LA FONTAINE.

---

12. L'ECOLIER.

Un tout petit enfant s'en allait à l'école.
On avait dit : allez ! il tâchait d'obéir ;
Mais son livre était lourd ; il ne pouvait courir :
Il pleure et suit des yeux une abeille qui vole.
« Abeille ! lui dit-il, voulez-vous me parler ?
Moi, je vais à l'école, il faut apprendre à lire.
Mais le maître est tout noir, et je n'ose pas rire.

(1) L'oût, c'est-à-dire la moisson.

Voulez-vous rire, abeille, et m'apprendre à voler?
— Non, dit-elle, j'arrive et je suis très-pressée.
J'avais froid, l'aquilon m'a longtemps oppressée.
Enfin j'ai vu les fleurs; je redescends du ciel,
Et je vais commencer mon doux rayon de miel.
Voyez ! j'en ai déjà puisé dans quatre roses:
Avant une heure encor nous en aurons d'écloses.
Vite, vite à la ruche. On ne rit pas toujours :
C'est pour faire le miel qu'on nous rend les beaux jours.»
Elle fuit, et se perd sur la route embaumée.
Le frais lilas sortait d'un vieux mur entr'ouvert :
Il saluait l'aurore, et l'aurore, charmée,
Se montrait sans nuage et riait de l'hiver.
Une hirondelle passe ; elle effleure la joue
Du petit nonchalant, qui s'attriste et qui joue,
Et, dans l'air suspendue, en redoublant sa voix,
Fait tressaillir l'écho qui dort au fond des bois.
« Oh ! bonjour, dit l'enfant, qui se souvenait d'elle.
Je t'ai vue à l'automne ; oh ! bonjour, hirondelle !
Viens ! tu portais bonheur à ma maison, et moi,
Je voudrais du bonheur : veux-tu m'en donner, toi ?
Jouons ! — Je le voudrais, répond la voyageuse ;
Car je respire à peine, et je me sens joyeuse.
Mais j'ai beaucoup d'amis qui doutent du printemps ;
Ils rêveraient ma mort si je tardais longtemps.
Oh ! je ne puis jouer. Pour finir leur souffrance,
J'emporte un brin de mousse en signe d'espérance.
Nous allons relever nos palais dégarnis ;
L'herbe croît ; c'est l'instant du travail et des nids.
J'ai tout vu. Maintenant, fidèle messagère,

Je vais chercher mes sœurs là-bas sur le chemin.
Ainsi que nous, enfant, la vie est passagère ;
Il en faut profiter. Je me sauve : à demain. »
L'enfant reste muet, et, la tête baissée,
Rêve et compte ses pas pour tromper son ennui,
Quand le livre importun, dont sa main est lassée,
Rompt ces fragiles nœuds et tombe auprès de lui.
Un dogue l'observait du seuil de sa demeure:
Stentor, gardien sévère et prudent à la fois,
De peur de l'effrayer retient sa grosse voix.
Hélas ! peut-on crier contre un enfant qui pleure?
« Bon dogue, voulez-vous que je m'approche un peu?
Dit l'écolier plaintif ; je n'aime pas mon livre.
Voyez ! ma main est rouge; il en est cause. Au jeu
Rien ne fatigue, on rit, et moi je voudrais vivre
Sans aller à l'école, où l'on tremble toujours.
Je m'en plains tous les soirs, et j'y vais tous les jours.
J'en suis très-mécontent, je n'aime aucune affaire ;
Le sort d'un chien me plaît, car il n'a rien à faire.
— Écolier, voyez-vous ce laboureur aux champs?
Eh bien ! ce laboureur, dit Stentor, c'est mon maître ;
Il est très-vigilant, je le suis plus peut-être :
Il dort la nuit, et moi j'écarte les méchants ;
J'éveille aussi ce bœuf, qui d'un pied lent, mais ferme,
Va creuser les sillons quand je garde la ferme.
Pour vous-même on travaille, et, grâce à nos brebis,
Votre mère en chantant vous file des habits.
Par le travail tout plaît, tout s'unit, tout s'arrange,
Allez donc à l'école, allez, mon petit ange.
Les chiens ne lisent pas, mais la chaîne est pour eux ;

L'ignorance toujours mène à la servitude ;
L'homme est fin...l'homme est sage: il nous défend l'étude.
Enfant; vous serez homme, et vous serez heureux :
Les chiens vous serviront. » L'enfant l'écouta dire,
Et même il le baisa. Son livre était moins lourd.
En quittant le bon dogue, il pense, il marche, il court ;
L'espoir d'être homme un jour lui ramène un sourire.
A l'école, un peu tard, il arrive gaiement,
Et dans le mois des fruits il lisait couramment.

MME DESBORDES-VALMORE.

---

13. LE MAITRE ET L'ÉCOLIER.

« Qu'il fait sombre dans cette classe !
Rien qu'un mur gris, un tableau noir ;
Et puis toujours la même place,
Et toujours, toujours ce même livre,
Et toujours ce même cahier !
Peut-on appeler cela vivre ?
Moi, je l'appelle s'ennuyer ! »
Ainsi parlait, dans son école,
Un petit écolier mutin.
Le maître alors prit la parole,
Et lui dit : « Quoi ! chaque matin,
Toujours de cette même chaire
Répéter la même leçon,
Enseigner la même grammaire

A ce même petit garçon,
Qui reste toujours, quoi qu'on fasse,
Ignorant, distrait, paresseux :
Lequel devrait dans cette classe
S'ennuyer le plus de nous deux ?
Tu le vois, l'élève et le maître
Ont chacun leur joug à charger,
Mon enfant ; mais veux-tu connaître
Le vrai moyen de l'alléger ?
Accepte-le du Seigneur même,
En le portant pour le servir ;
Aime ton maître comme il t'aime :
C'est le secret d'obéir.

L. Tournier.

---

14. La Grenouille et le Boeuf, ou la Vanité punie.

Une grenouille vit un bœuf
Qui lui sembla de belle taille.
Elle, qui n'était pas grosse en tout comme un œuf,
Envieuse, s'étend, et s'enfle, et se travaille (2)
Pour égaler l'animal en grosseur,
Disant : « Regardez bien, ma sœur,
Est-ce assez ? dites-moi ; n'y suis-je point encore ?
Nenni.—M'y voici donc ?—Point du tout.—M'y voilà ?
Vous n'en approchez point. » La chétive pécore
S'enfla si bien qu'elle creva.

(2) Se fatigue, se tourmente, s'épuise en efforts . . . .

15. La Prière.

Avant de se coucher, un père, homme de sens,
Faisant dans la maison sa ronde accoutumée,
Vit au dortoir de ses enfants
Une lampe encore allumée.
Surpris, il y monta. L'aîné de ses deux fils,
Ecolier de dix ans et des plus étourdis,
Dormait déjà couché : le plus jeune, au contraire,
A genoux près du lit, priait à haute voix.
« Mon père, dit-il, tu le vois,
Je ne fais pas comme mon frère :
Il s'est couché ce soir sans dire sa prière.
Comme il dort ! quel cœur endurci !
Qu'il a vite oublié les leçons de ma mère ! »
— Mon enfant, répondit le père,
Il vaudrait mieux dormir que de veiller ainsi,
Pour me faire observer les défauts de ton frère.

---

16. La Carpe et les Carpillons.

« Prenez garde, mes fils, côtoyez moins le bord,
Suivez le fond de la rivière ;
Craignez la ligne meurtrière,
Ou l'épervier (1) plus dangereux encor. »

---

(1) Espèce de filet.

C'est ainsi que parlait une carpe de Seine
A de jeunes poissons qui l'écoutaient à peine.
C'était au mois d'Avril : les neiges, les glaçons,
Fondus par les Zéphyrs (2), descendaient des montagnes ;
Le fleuve enflé par eux s'élève à gros bouillons
Et déborde dans les campagnes.
« Ah ! ah ! criaient les carpillons,
Q'en dis-tu, carpe radoteuse ?
Crains-tu pour nous les hameçons ?
Nous voilà citoyens de la mer orageuse :
Regarde, on ne voit plus que les eaux et le ciel,
Les arbres sont cachés sous l'onde,
Nous sommes les maîtres du monde ;
C'est le déluge universel. —
Ne croyez point cela, répond la vieille mère ;
Pour que l'eau se retire il ne faut qu'un instant :
Ne vous éloignez point ; et, de peur d'accident,
Suivez, suivez toujours le fond de la rivière. —
Bah ! disent les poissons, tu répètes toujours
Mêmes discours.
Adieu, nous allons voir notre nouveau domaine. »
Parlant ainsi, nos étourdis
Sortent tous du lit de la Seine
Et s'en vont dans les eaux qui couvrent le pays.
Qu'arrive-t-il ? les eaux se retirèrent,
Et les carpillons demeurèrent ;
Bientôt ils furent pris
Et frits.

---

(2) Vents doux, qui soufflent surtout au printemps.

Pourquoi quittaient-ils la rivière ?
Pourquoi ? je le sais trop, hélas !
C'est qu'on se croit toujours plus sage que sa mère,
C'est qu'on veut sortir de sa sphère (1),
C'est que...c'est que.... Je ne finirais pas.

FLORIAN.

---

17. LE GRILLON (2).

Un pauvre petit grillon,
Caché dans l'herbe fleurie,
Regardait un papillon
Voltigeant dans la prairie.
L'insecte ailé brillait des plus vives couleurs :
L'azur, le pourpre et l'or éclataient sur ses ailes ;
Jeune, beau, petit-maître, il court de fleurs en fleurs,
Prenant et quittant les plus belles.
« Ah ! disait le grillon, que son sort et le mien
Sont différents ! Dame nature
Pour lui fit tout, et pour moi rien.
Je n'ai point de talent, encor moins de figure ;
Nul ne prend garde à moi, l'on m'ignore ici-bas.
Autant vaudrait n'exister pas. »

---

(1) De sa condition....

(2) Appelé dans notre pays : *Criquet.*

Comme il parlait, dans la prairie
Arrive une troupe d'enfants.
Aussitôt les voilà courants (1)
Après ce papillon dont ils ont tous envie.
Chapeaux, mouchoirs, bonnets, servent à l'attraper.
L'insecte vainement cherche à leur échapper,
Il devient bientôt leur conquête.
L'un le saisit par l'aile, un autre par le corps,
Un troisième survient et le prend par la tête :
Il ne fallait pas tant d'efforts
Pour déchirer la pauvre bête.
« Oh, oh ! dit le grillon, je ne suis plus fâché :
Il en coûte trop cher pour briller dans le monde.
Combien je vais aimer ma retraite profonde !
Pour vivre heureux, vivons caché. »

FLORIAN.

---

18. LE TORRENT ET LE RUISSEAU.

Avec un grand fracas, du sommet des montagnes
Tombait un torrent mugissant :
Un ruisseau près de là s'en allait doucement,
De ses tranquilles eaux fécondant les campagnes.
Et le torrent disait : « Pauvre ruisseau dormant,
Que je vous plains ! tandis que bien loin à la ronde

(1) En prose on écrirait *courant*, d'après la règle qui veut que le participe présent soit invariable.

On entend le bruit de mon onde,
Vous vous traînez languissamment,
Et vous passez inconnu dans le monde. »
L'humble ruisseau répondit au torrent :
« Oui, je passe inconnu ; mais votre eau vagabonde
Détruit, et la mienne féconde ;
Je coule en une paix profonde,
Et tandis que, souillé par un limon impur,
Vous roulez votre eau jaunissante,
Le soleil d'or se mire en mon onde dormante,
Et du ciel en mon sein je reflète l'azur ! »
Ainsi calmes et purs passent les jours du sage ;
Le vent des passions n'en trouble pas le cours :
De la Divinité son cœur simple est l'image,
Semblable à l'onde du rivage,
Qui réfléchit l'éclat et la paix des beaux jours.

A. de Ségur.

---

19. Conte d'Enfant.

Il était un berger, veillant avec amour
Sur des agneaux chéris, qui l'aimaient à leur tour.
Il les désaltérait dans une eau claire et saine,
Les baignait à la source, et blanchissait leur laine ;
De serpolet, de thym, parfumait leur repas ;
Des plus faibles encor guidait les premiers pas ;
D'un ruisseau quelquefois permettait l'escalade.

Si l'un d'eux, au retour, traînait un pied malade,
Il était dans ses bras tout doucement porté,
Et, la nuit, sur son lit, dormait à son côté.
Réveillés le matin par l'aurore vermeille,
Il leur jouait des airs à captiver l'oreille ;
Plus tard, quand ils broutaient leur souper sous ses yeux,
Aux sons de sa musette, il les rendait joyeux.
Enfin il renfermait sa famille chérie
Dedans la bergerie.
Quand l'ombre sur les champs jetait son manteau noir,
Il leur disait : « Bonsoir,
Chers agneaux ! sans danger reposez tous ensemble :
L'un par l'autre pressés, demeurez chaudement ;
Jusqu'à ce qu'un beau jour se lève et nous rassemble,
Sous la garde des chiens dormez tranquillement.»
Les chiens rôdaient alors, et le pasteur sensible
Les revoyoit heureux dans un rêve paisible,
Eh ! ne l'étaient-ils pas? Tous bénissaient leur sort,
Excepté le plus jeune : hardi, malin, folâtre,
Des fleurs, du miel, des blés et des bois idolâtre,
Seul il jugeait tout bas que son maître avait tort.
Un jour, riant d'avance, et roulant sa chimère,
Ce petit fou d'agneau s'en vint droit à sa mère,
Sage et vieille brebis, soumise au bon pasteur :
« Mère ! écoutez, dit-il: d'où vient qu'on nous enferme ?
Les chiens ne le sont pas, et j'en prends de l'humeur.
Cette loi m'est trop dure, et j'y veux mettre un terme.
Je vais courir partout, j'y suis très-résolu.
Le bois doit être beau pendant le clair de la lune:
Oui, mère, dès ce soir je veux tenter fortune :

Tant pis pour le pasteur, c'est lui qui l'a voulu.
— Demeurez, mon agneau, dit la mère attendrie ;
Vous n'êtes qu'un enfant bon pour la bergerie ;
Restez-y près de moi. Si vous voulez partir,
Hélas ! j'ose prévoir pour vous un repentir.
— J'ose vous dire non, » cria le volontaire...
Un chien les obligea tous les deux à se taire.
Quand le soleil couchant au parc les rappela,
Et que par flots joyeux le troupeau s'écoula,
L'agneau sous une haie établit sa cachette ;
Il avait finement détaché sa clochette.
Dès que le parc fut clos, il courut à l'entour ;
Il jouait, gambadait, sautait à perdre haleine.
« Je voyage, dit-il, je suis libre à mon tour !
Je ris, je n'ai pas peur : la lune est claire et pleine :
Allons au bois, dansons, broutons ! » Mais, par malheur,
Des loups pour leurs enfants cherchaient alors curée :
Un peu de laine, hélas ! sanglante et déchirée,
Fut tout ce que le vent daigna rendre au pasteur.
Jugez comme il fut triste à l'aube renaissante !
Jugez comme on plaignit la mère gémissante !
« Quoi ! ce soir, cria-t-elle, on nous appellera,
Et ce soir... et jamais l'agneau ne répondra ! »
En l'appelant en vain elle affligea l'aurore ;
Le soir elle mourut en l'appelant encore.

Mme Desbordes-Valmore.

———

20. L'Écureuil et le Rat.

Un petit écureuil, bien vif, bien sémillant,
Avait son nid sur un vieux hêtre,
Vivant heureux, libre et content
Dans le bois qui l'avait vu naître.
Au milieu de ce bois, une ferme, un verger,
Un magnifique potager
Lui fournissaient en abondance
Des fruits à savourer et des noix à ronger.
C'était assez pour lui ; car, dès sa tendre enfance,
Ses parents, par nécessité
Ou peut-être par prévoyance,
Avaient formé son goût à la sobriété.
Rien n'était si doux que sa vie :
Liberté toute entière et plaisirs innocents,
N'est-ce pas de quoi faire envie ?
Il était le premier, au retour du printemps,
A voir la forêt embellie
De jeunes fleurs et de bourgeons naissants.
Aucun souci dans sa retraite
Ne venait troubler son sommeil ;
Et le matin à son réveil
Il allait faire sa toilette
Aux premiers rayons du soleil,
Se peignait, s'arrangeait, se redressait l'oreille ;
De sa queue en panache il ombrageait son dos,
Et se réchauffait en repos,
Sans crainte pour demain, sans regret pour la veille.
C'était charmant : voilà qu'un beau matin,

Le museau propre et les pattes bien nettes,
Notre écureuil allant à la chasse aux noisettes,
Trouve un gros rat sur son chemin.
Il salue avec politesse ;
Le rat l'accoste et veut nouer un entretien.
« Mon cher enfant, dit-il, sans que cela paraisse,
D'être utile j'ai le moyen ;
Votre figure m'intéresse,
Et je serais charmé de vous faire du bien.
Que cherchez-vous ici ? Parlez avec franchise ;
Je suis tout prêt à vous servir.
Voulez-vous que je vous conduise
Où vous trouverez à choisir
Sucres, biscuits, gâteaux, fromage de Hollande
Pour vour régaler à loisir ?
—Monsieur, dit l'écureuil, une petite amande
Est tout ce qu'il me faut pour mon simple repas ;
Je vous suis obligé, mais je ne connais pas
Les mets dont vous parlez.—Vous plaisantez, je pense,
Le sucre vous est inconnu ?
—Vraiment oui.—Se peut-il ? Vous n'avez pas vécu,
Mon cher ; vous ignorez ce que la Providence
A voulu faire pour nous
De plus doux.
Et les biscuits ? et le fromage ?
—Moi, je ne les connais, monsieur, pas davantage.
—Ah ! pauvre enfant, que je vous plains !
Suivez-moi dans cette chaumière,
C'est là que vous verrez...
—Oh ! non, monsieur, je crains

De désobéir à mon père.
Il m'a bien souvent défendu
D'entrer dans les maisons des hommes :
Ils sont nos ennemis, de tous tant que nous sommes :
Fuis-les bien, m'a-t-il dit, ou tu serais perdu.
—Votre père a voulu vous effrayer, sans doute,
Reprit le rat ; mais voyez, moi,
J'y vais sans cesse, et, par ma foi,
Je n'y vois rien que je redoute.
—Vous croyez ?—Je vous jure.
—Eh ! bien donc, je vous suis. »
L'écureuil, en tremblant, trotte jusqu'à l'office.
Le sucre lui parut exquis.
Le rat riait avec malice :
A présent, dit-il, mon cher fils,
Goûte à ce morceau de fromage.
L'écureuil mord... Soudain avec un grand tapage,
Un trébuchet tombe... il est pris.
Le rat se sauve ; on vient ; on met dans une cage
Le pauvre écureuil confondu ;
Il pleure, il se désole, et dit en son langage :
« Adieu, nid paternel, liberté, frais ombrage !
Un mauvais conseil m'a perdu. »

De Jussieu.

———

21. La petite Fleur et la Neige de Mars.

Au doux soleil de mars une petite fleur
Avait entr'ouvert son calice,
Comme l'enfant avec candeur
Sourit et veut courir en voyant sa nourrice.
Fleur, enfant, ne va pas trop songer,
Dans ce qui lui plaît, au danger ;
Il ne calcule pas si le temps est propice ;
Pourvu qu'à l'instant il jouisse,
Qu'importe pour lui l'avenir ?
Il ne voit pas si loin, et sa raison novice
Dans le présent croit tout tenir.
Ainsi ma fleurette empressée
Avait voulu trop tôt fleurir ;
Et voilà qu'au lieu de rosée,
Un soudain retour de frimas,
Ramenant brouillards et verglas,
La couvrit de neige glacée.
Surpris, et tout émerveillé,
De se voir sur le sein d'une fleur si jolie,
Un brillant flocon étoilé
En ces mots lui parla : « Belle petite amie,
Comment avez-vous fait pour vous hâter si fort
De fleurir, sans prévoir la saison inconstante ?
— Ah ! dit la fleur, plaignez mon sort :
Sur le soleil d'avril je comptais, imprudente !
Je ne le verrai pas, vous m'apportez la mort. »
En achevant cette parole,
La pauvre fleur déjà de froid se contractait,

Resserrait sa blanche corolle,
Et sur sa tige grelottait ;
Quand soudain un doigt tutélaire
Fit tomber la neige légère,
Et vint former, autour de l'innocente fleur,
Avec un peu de paille un rempart protecteur.
Sous cet abri, notre fleurette
Ne craignit plus de mars les retours inconstants ;
Et lorsqu'on découvrit sa tête,
Ce fut pour voir d'avril les rayons bienfaisants.

Age de l'inexpérience,
Garde-toi de trop te presser :
Mais lorsque, après quelque imprudence,
Un péril vient te menacer,
Ne perds jamais toute espérance.
Le Dieu qui fit les fleurs songe à les protéger ;
Ne crains pas que sa providence
Oublie un faible enfant au moment du danger.

L. DE JUSSIEU.

---

22. LE GLAND ET LA CITROUILLE.

Dieu fait bien ce qu'il fait. Sans en chercher la preuve
En tout cet univers, et l'aller parcourant,
Dans les citrouilles je la treuve (1).

(1.) Je la trouve (*treuve*, vieux mot qui n'est plus employé).

Un villageois, considérant
Combien ce fruit est gros et sa tige menue :
« A quoi songeait, dit-il, l'auteur de tout cela ?
Il a bien mal placé cette citrouille-là !
Eh, parbleu ! je l'aurais pendue
A l'un des chênes que voilà ;
C'eût été justement l'affaire :
Tel fruit, tel arbre, pour bien faire.
C'est dommage, Garo, que tu n'es point entré
Au conseil de celui que prêche ton curé :
Tout en eût été mieux ; car pourquoi, par exemple,
Le gland, qui n'est pas gros comme mon petit doigt,
Ne pend-il pas en cet endroit ?
Dieu s'est mépris : plus je contemple
Ces fruits ainsi placés, plus il semble à Garo
Que l'on a fait un quiproquo. »
Cette réflexion embarrassant notre homme :
« On ne dort point, dit-il, quand on a tant d'esprit. »
Sous un chêne aussitôt il va prendre son somme,
Un gland tombe, le nez du dormeur en pâtit.
Il s'éveille, et, portant la main sur son visage,
Il trouve encore le gland pris au poil du menton.
Son nez meurtri le force à changer de langage :
« Oh ! oh ! dit-il, je saigne ! et que serait-ce donc
S'il fût tombé de l'arbre une masse plus lourde,
Et que ce gland eût été gourde ?
Dieu ne l'a pas voulu ; sans doute il eut raison :
J'en vois bien à présent la cause. »
En louant Dieu de toute chose,
Garo retourne à la maison.

LA FONTAINE.

23. L'Ane et le Chien.

Il se faut entr'aider ; c'est la loi de nature.
L'âne un jour pourtant s'en moqua :
Et ne sais comme il y manqua ;
Car il est bonne créature.
Il allait par pays, accompagné du chien,
Gravement, sans songer à rien ;
Tous deux suivis d'un commun maître.
Ce maître s'endormit. L'âne se mit à paître :
Il était alors dans un pré
Dont l'herbe était fort à son gré.
Point de chardons pourtant ; il s'en passa pour l'heure.
Il ne faut pas toujours être si délicat ;
Et, faute de servir ce plat,
Rarement un festin demeure ;
Notre baudet s'en sut enfin
Passer pour cette fois. Le chien, mourant de faim,
Lui dit : « Cher compagnon, baisse-toi, je te prie :
Je prendrai mon dîner dans le panier au pain. »
Point de réponse ; mot : le roussin d'Arcadie
Crignit qu'en perdant un moment
Il ne perdît un coup de dent.
Il fit longtemps la sourde oreille :
Enfin il répondit : « Ami, je te conseille
D'attendre que ton maître ait fini son sommeil ;
Car il te donnera sans faute, à son réveil,
Ta portion accoutumée :
Il ne saurait tarder beaucoup. »
Sur ces entrefaites, un loup

Sort du bois et s'en vient : autre bête affamée.
L'âne appelle aussitôt le chien à son secours.
Le chien ne bouge, et dit : « Ami, je te conseille
De fuir en attendant que ton maître s'éveille ;
Il ne saurait tarder ; détale vite, et cours.
Qui si ce loup t'atteint, casse-lui la mâchoire :
On t'a ferré de neuf ; et, si tu veux me croire,
Tu l'étendras tout plat. » Pendant ce beau discours,
Seigneur loup étrangla le baudet sans remède.
Je conclus qu'il faut qu'on s'entr'aide.

LA FONTAINE.

---

24. L'AVEUGLE ET LE PARALYTIQUE.

Aidons-nous mutuellement :
La charge des malheurs en sera plus légère ;
Le bien que l'on fait à son frère
Pour le mal que l'on souffre est un soulagement.

Dans une ville de l'Asie
Il existait deux malheureux :
L'un perclus, l'autre aveugle, et pauvres tous les deux,
Ils demandaient au ciel de terminer leur vie ;
Mais leurs cris étaient superflus ;
Ils ne pouvaient mourir. Notre paralytique,
Couché sur un grabat dans la place publique,
Souffrait sans être plaint : il en souffrait bien plus ;
L'aveugle, à qui tout pouvait nuire,
Etait sans guide et sans soutien,

Sans avoir même un pauvre chien
Pour l'aimer et pour le conduire.
Un certain jour il arriva
Que l'aveugle, à tâtons, au détour d'une rue,
Près du malade se trouva ;
Il entendit ses cris, son âme en fut émue.
Il n'est tel que les malheureux
Pour se plaindre les uns les autres.
« J'ai mes maux, lui dit-il, et vous avez les vôtres :
Unissons-les, mon frère, ils seront moins affreux.—
Hélas ! dit le perclus, vous ignorez, mon frère,
Que je ne puis faire un seul pas ;
Vous-même vous n'y voyez pas :
A quoi nous servirait d'unir notre misère ? —
A quoi ? répond l'aveugle ; écoutez : à nous deux
Nous possédons le bien à chacun nécessaire :
J'ai des jambes, et vous des yeux.
Moi, je vais vous porter ; vous, vous serez mon guide :
Vos yeux dirigeront mes pas mal assurés ;
Mes jambes, à leur tour, iront où vous voudrez.
Ainsi, sans que jamais notre amitié décide
Qui de nous deux remplit le plus utile emploi,
Je marcherai pour vous, vous y verrez pour moi. »

FLORIAN.

25. Le Géant et le Nain.

Assis sur une haute cime,
Un géant tenait dans sa main
Un infortuné petit nain,
Suspendu comme un point au-dessus d'un abîme.
Le gouffre, ainsi qu'un monstre immobile et béant,
Semblait attendre sa victime ;
Et, si monseigneur le géant
Avait par colère ou caprice
Entr'ouvert la main seulement,
Le nain dégringolait au fond du précipice ;
Il était mis en poudre et réduit à néant.
En cet état peu rassurant,
Vous vous imaginez peut-être
Que le malheureux petit être
Implorait humblement du geste et de la voix,
Lui, chétif, le tout-puissant maître
Qui tenait son sort enfermé dans ses doigts ?
Loin de là, tout gonflé de rage,
Il criait, mordait, se tordait,
Cherchant à cracher au visage
Du géant qui le regardait
D'un air de pitié débonnaire,
Et voulant déchirer, dans sa vaine colère,
La grande main qui le portait.
Tel, mais plus fol encore, est le mortel impie
Qui blasphème le Dieu dont il reçut la vie,
Ce Dieu dont la justice égale la bonté,

Et qui dans sa sagesse, ou terrible, ou clémente,
Nous tient tous en sa main puissante
Suspendus sur l'éternité.

A. DE SÉGUR.

---

26. LA CIGALE ET LA FOURMI.

La cigale ayant chanté
Tout l'été,
Se trouva fort dépourvue
Quand la bise (1) fut venue ;
Pas un seul petit morçeau
De mouche ou de vermisseau.
Elle alla crier famine
Chez la fourmi sa voisine,
La priant de lui prêter
Quelques grains pour subsister
Jusqu'à la saison nouvelle.
—Je vous paierai, lui dit-elle,
Avant l'oût (2), foi d'animal,
Intérêt et principal.
La fourmi n'est pas prêteuse,
C'est là son moindre défaut.
—Que faisiez-vous au temps chaud,

(1) La bise, c'est-à-dire l'hiver.

(2) Avant la moisson.

Dit-elle à cette emprunteuse.
—Nuit et jour à tout venant
Je chantais, ne vous déplaise.
—Vous chantiez ! j'en suis fort aise !
Eh bien ! dansez maintenant.

LA FONTAINE.

---

27. L'ABEILLE ET LA FOURMI.

A jeun, le corps tout transi,
  Et pour cause,
Un jour d'hiver, la fourmi,
Près d'une ruche bien close,
Rôdait, pleine de souci.
Une abeille vigilante
L'aperçoit et se présente :
—Que viens-tu chercher ici ?
Lui dit-elle.—Hélas ! ma chère,
Répond la pauvre fourmi,
Ne soyez point en colère.
Le faisan, mon ennemi,
A détruit ma fourmilière ;
Mon magasin est tari ;
Tous mes parents ont péri
De faim, de froid, de misère.
J'allais succomber aussi,
Quand du palais que voici

L'aspect m'a donné courage.
Je le savais bien garni
De ce bon miel, votre ouvrage ;
J'ai fait effort, j'ai fini
Par arriver sans dommage.
Oh ! me suis-je dit, ma sœur
Est fille laborieuse ;
Elle est riche et généreuse,
Elle plaindra mon malheur ;
Oui, tout mon espoir repose
Dans la bonté de son cœur.
Je demande peu de chose ;
Mais, j'ai faim, j'ai froid, ma sœur.
—Oh ! oh ! répondit l'abeille,
Vous discourez à merveille ;
Mais vers la fin de l'été,
La cigale m'a conté
Que vous aviez rejeté
Une demande pareille.
—Quoi ! vous savez ? — Mon Dieu, oui ;
La cigale est mon amie.
Que feriez-vous, je vous prie,
Si, comme vous, aujourd'hui,
J'étais insensible et fière ;
Si j'allais vous inviter
A promener ou chanter ?
Mais rassurez-vous, ma chère ;
Entrez, mangez à loisir ;
Usez-en comme du vôtre ;

Et surtout, pour l'avenir,
Apprenez à compatir
A la misère d'un autre.

De Jussieu.

---

28. Les deux Vases.

Deux grands vases sur une table
Avec un air de paix et de sérénité,
Etalaient leur rotondité (*) ;
L'un à l'autre était tout semblable ;
Ils ne différaient qu'en un point :
Le premier ne résonnait point
Quand il était frappé, l'autre, tout au contraire,
Retentissait bruyamment sous la main :
L'un était vide, l'autre plein.
Nous sommes tous vases de terre,
Et sonnons d'autant plus que nous sommes plus creux ;
Des sottes vanités c'est là tout le mystère :
Plus on est sot, plus on est vaniteux.

---

29. L'Orgueil puni.

Le cèdre du Liban s'était dit à lui-même :
« Je règne sur les monts ; ma tête est dans les cieux ;

(*) Leur rondeur.

J'étends sur les forêts mon vaste diadème ;
Je prête un noble asile à l'aigle audacieux ;
A mes pieds l'homme rampe !... » Et l'homme qu'il outrage
Rit, se lève, et d'un bras trop longtemps dédaigné,
Fait tomber sous la hache et la tête et l'ombrage
De ce roi des forêts, de sa chute indigné.

E. Lebrun.

---

30. Le Chant des Oiseaux.

Que chantez-vous, petits oiseaux ?
Je vous regarde et vous écoute ;
C'est Dieu qui vous a faits si beaux,
Vous le chantez sans doute ;
Vos airs si tendres et si doux
Lui rendent tous les jours hommage ;
Je le bénis, moi, moins que vous,
Et lui dois davantage.

Le P. de Latour, S. J.

---

31. Le Nid de Fauvette.

Je le tiens ce nid de fauvette !
Ils sont deux, trois, quatre petits !
Depuis si longtemps je vous guette ;
Pauvres oiseaux, vous voilà pris !

Criez, sifflez, petits rebelles,
Débattez-vous; oh! c'est en vain :
Vous n'avez pas encore d'ailes !
Comment vous sauver de ma main ?

Mais, quoi ! n'entends-je point leur mère,
Qui pousse des cris douloureux ?
Oui, je le vois ; oui, c'est leur père
Qui vient voltiger auprès d'eux.

Ah ! pourrais-je causer leur peine,
Moi qui l'été dans ces vallons,
Venais m'endormir sous un chêne,
Au bruit de leurs douces chansons ?

Hélas ! si du sein de ma mère,
Un méchant venait me ravir,
Je le sens bien, dans sa misère,
Elle n'aurait plus qu'à mourir.

Et je serais assez barbare,
Pour vous arracher vos enfants !
Non, non, que rien ne vous sépare:
Non, les voici, je vous les rends.

Apprenez-leur, dans le bocage,
A voltiger auprès de vous;
Qu'ils écoutent votre ramage,
Pour former des sons aussi doux ;

Et moi, dans la saison prochaine,
Je reviendrai dans ces vallons,

Dormir quelquefois sous un chêne
Au bruit de leurs jeunes chansons.

BERQUIN.

---

32. TENDRESSE D'UNE MÈRE POUR SON ENFANT.—PREMIÈRE EDUCATION.

Quels tendres soins ! Dort-il : attentive, elle chasse
L'insecte dont le vol ou le bruit le menace ;
Elle semble défendre au réveil d'approcher.
La nuit même d'un fils ne peut la détacher :
Son oreille de l'ombre écoute le silence ;
Ou, si Morphée (1) endort sa tendre vigilance,
Au moindre bruit rouvrant ses yeux appesantis,
Elle vole, inquiète, au berceau de son fils,
Dans le sommeil longtemps le contemple immobile,
Et rentre dans sa couche, à peine encor tranquille.
Bientôt d'autres bontés suivent d'autres besoins :
L'enfant, de jour en jour, avance dans la vie ;
Et, comme les aiglons (2), qui, cédant à l'envie
De mesurer les cieux dans leur premier essor,
Exercent près du nid leur aile faible encor,
Doucement soutenu sur ses mains chancelantes,
Il commence l'essai de ses forces naissantes.
Sa mère est près de lui : c'est elle dont le bras,

---

[1] Le dieu du sommeil, dans la Fable.

[2] Les petits de l'oiseau qu'on appelle *aigle*.

Dans leur débile effort aide ses premiers pas ;
Elle suit la lenteur de sa marche timide ;
Elle fut sa nourrice, elle devient son guide ;
Elle devient son maître au moment où sa voix
Bégaie à peine un nom qu'il entendit cent fois !
Ma mère ! est le premier qu'elle l'enseigne à dire.
Elle est son maître encor dès qu'il s'essaye à lire.

LEGOUVÉ.

---

33. L'AMOUR MATERNEL.

De l'étroite prison qui rassemble à grands frais
Les monstres des déserts, les hôtes des forêts,
Un lion s'échappa : tout fuyait à sa vue.
Dans le commun désordre, une mère éperdue
Emportait son enfant....Dieu ! ce fardeau chéri,
De ses bras échappé, tombe : elle pousse un cri,
S'arrête, et l'aperçoit sous la dent affamée.
Elle reste immobile et presque inanimée,
Le front pâle, l'œil fixe et les bras étendus.
Elle reprend ses sens un moment suspendus ;
La frayeur l'accablait : la frayeur la ranime.
O prestige d'amour ! ô délire sublime !
Elle tombe à genoux : « Rends-moi, rends-moi mon fils ! »
Ce lion si farouche est ému par ses cris,
La regarde, s'arrête, et la regarde encore :
Il semble deviner qu'une mère l'implore.

Il attache sur elle un œil tranquille et doux,
Lui rend ce bien si cher, le pose à ses genoux,
Contemple de l'enfant le paisible sourire,
Et dans le fond des bois lentement se retire.

MILLEVOYE.

---

34. SOUVENIRS DU COLLÉGE. — LA CLASSE.

Je me rappelle encor, non sans ravissement,
La classe, son travail, son silence charmant ;
Je tressaille, en songeant aux paisibles soirées
Sous les regards du maître au devoir consacrées,
Quand, devant le pupitre en silence inclinés,
Nous n'entendions, parfois de nous-même étonnés,
Que, d'instant en instant, quelques pages froissées,
Ou l'insensible bruit des plumes empressées,
Qui, toutes à l'envi courant sur le papier,
De leur léger murmure enchantaient l'écolier.

O jeunesse ! ô plaisirs ! jours passés comme un songe !
Du moins, ces temps heureux, l'étude les prolonge.
Elle laisse à nos cœurs cette première paix
Que les autres plaisirs ne prolongent jamais.
Celui qui dans l'étude a mis sa jouissance,
Garde sa pureté, ses mœurs, son innocence ;
Le miroir de sa vie est riant à ses yeux :
Les jours ne sont pour lui que des moments heureux,

Pauvre, libre, content, sans soins et sans envie,
Dans un lieu de son choix il jouit de sa vie ;
Et, quand le terme vient, il passe sans effort
Du calme de l'étude au calme de la mort.

M.-P. Lebrun.

---

35. Le Curé de Campagne.

Voyez-vous ce modeste et pieux presbytère ?
Là vit l'homme de Dieu, dont le saint ministère
D'un peuple réuni présente au ciel les vœux,
Ouvre sur le hameau tous les trésors des cieux,
Soulage le malheur, consacre l'hyménée (1),
Bénit et les moissons et les fruits de l'année,
Enseigne la vertu, reçoit l'homme au berceau,
Le conduit dans la vie et le suit au tombeau.
Par ses sages conseils, sa bonté, sa prudence,
Il est pour le village une autre providence.
Quelle obscure indigence échappe à ses bienfaits ?
Dieu seul n'ignore pas les heureux qu'il a faits.
Souvent dans ces réduits, où le malheur assemble
Le besoin, la douleur et le trépas ensemble,
Il paraît ; et soudain le mal perd son horreur,
Le besoin sa détresse, et la mort sa terreur.
Qui prévient le besoin prévient souvent le crime :
Le pauvre le bénit, et le riche l'estime ;

---

[1] Bénit les mariages.

Et souvent deux mortels, l'un de l'autre ennemis,
S'embrassent à sa table et retournent amis.

DELILLE.

---

36. LE CANADA.

Salut, ô ciel de ma patrie !
Salut, ô noble Saint-Laurent !
Ton nom dans mon âme attendrie
Répand un parfum enivrant.
O Canada, fils de la France,
Qui te couvrit de ses bienfaits,
Toi, notre amour, notre espérance,
Qui pourra t'oublier jamais ?

Dans tes verdoyantes campagnes,
Où séjourne le vrai bonheur,
Le Canadien a pour compagnes
Les plus saintes vertus du cœur.
Fidèle au culte de ses pères,
De leur exemple il suit la loi,
Et, fuyant les mœurs étrangères,
Il garde sa langue et sa foi.

Heureux qui, dévouant sa vie
A la gloire de te servir,
Sous ton beau ciel, ô ma patrie !
Peut dire, à son dernier soupir :
O Canada, fils de la France,

Toi qui me couvris de bienfaits,
Toi, mon amour, mon espérance,
Qui pourra t'oublier jamais ?

O. Crémazie.

---

37. Le Nid.

De ce buisson en fleurs approchons-nous ensemble.
Vois-tu ce nid posé sur la branche qui tremble ?
Pour le couvrir vois-tu ces rameaux se ployer ?
Les petits sont cachés dans leur couche de mousse :
Ils sont tous endormis...Oh ! viens, ta voix est douce,
Ne crains pas de les effrayer.

De ses ailes encor la mère les recouvre ;
Son œil appesanti se referme et s'entr'ouvre,
Et son amour longtemps lutte avec le sommeil ;
Elle s'endort enfin...Vois comme elle repose !
Elle n'a rien pourtant qu'un nid sous une rose,
Et sa part de notre soleil.

Vois, il n'est point de vide en son étroit asile :
A peine s'il contient sa famille tranquille ;
Mais là, le jour est pur et le sommeil est doux,
C'est assez ! Elle n'est ici que passagère ;
Chacun de ses petits peut réchauffer son frère,
Et son aile les couvre tous.

E. Souvestre.

38. Le Départ des Hirondelles.

Le Fils.

Quand le froid des hivers chasse les hirondelles
Loin de notre pays, ma mère, où vont-elles ?

La Mère.

Mon fils, d'un vol rapide elles passent les mers,
Et retrouvent ensemble, après un long voyage,
Un ciel bleu, du soleil et de grands arbres verts.

Le Fils.

Mère, il est donc là-bas un paisible rivage
Où ne grondent jamais les tristes vents du nord ?

La Mère.

Oui. Là-bas le printemps sourit aux hirondelles,
Là-bas les jours sont beaux, là-bas les nuits sont belles ;
Là-bas la rose blanche a des fleurs immortelles ;
Et la vigne toujours garde ses raisins d'or.

Le Fils.

O ma mère ! si Dieu nous eût donné des ailes,
Nous partirions tous deux comme les hirondelles !
J'ai froid. Pour nous bientôt le ciel clair s'éteindra,
Ma mère, prions Dieu de nous donner des ailes.

La Mère.

Mon fils, console-toi. Dieu nous en donnera.

A. Lemoyne.

39. La Feuille Morte.

—De ta tige détachée,
Pauvre feuille desséchée,
Où vas-tu ?—Je n'en sais rien ;
L'orage a brisé le chêne
Qui seul était mon soutien.
De son inconstante haleine,
Le zéphir ou l'aquilon (*)
Depuis ce jour me promène
De la forêt à la plaine,
De la montagne au vallon.
Je vais où le vent me mène,
Sans me plaindre ou m'effrayer :
Je vais où va toute chose,
Où va la feuille de rose
Et la feuille de laurier.

Arnault.

———

40. Image de la Vie.

—Où va le volume d'eau
Que roule ainsi ce ruisseau ?
Dit un enfant à sa mère.
Sur cette rive si chère,
D'où nous le voyons partir,

(*) Le vent du nord.

Le verrons-nous revenir ?
— Non, mon fils : loin source
Ce ruisseau fuit pour toujours ;
Et cette onde, dans sa course,
Est l'image de nos jours.

Mme Tastu.

---

41. Prière de l'Orphelin.

Où sont, mon Dieu, ceux qui devaient sur terre
Guider mes pas ?
Tous les enfants ont un père, u ère !
Je n'en ai pas ;
Mais votre voix murmure à mon oreille :
Lève les yeux !
Pour l'orphelin un père est là qui veille
Du haut des cieux !

Mme Tastu.

---

42. Joies Naives.

« Oh ! que j'aime la neige ! Oh ! que j'aime à la voir
Descendre par flocons sur le sol encor noir !
Ou bien, quand elle tombe en poussière si fine
Que l'on croirait qu'un ange épand de la farine
Pour donner des gâteaux à nous, petits enfants.

Et puis, maman, j'en fais des bons-hommes tout blancs,
Et j'élève des forts que mon grand frère assiége :
Oh ! que j'aime la neige ! »

« Vois-tu, c'est si plaisant ! Et le soir nous glissons
Si loin sur nos traîneaux ! Et nous recommençons
A descendre et monter mille fois les collines,
Jusqu'à ce que la lune aux lueurs argentines
Nous montre dans le ciel son visage riant :
Alors, mon frère et moi, nous revenons ensemble
Vers toi, vers le foyer qui toujours nous rassemble :
Vois-tu, c'est si plaisant ! »

« Oh ! qu'on glisserait bien sur tous ces beaux nuages
Qui l'hiver sont si blancs ! Je les crois des rivages
De neige épaisse et dure et de brillants glaçons
Que chez lui, dans le ciel, le bon Dieu nous fait faire
Pour y laisser jouer les bons petits garçons.
Tu dis que pour marcher le Seigneur nous éclaire,
Et que nous irons là si nous faisons le bien :
Oh ! qu'on glissera bien ! »

« Que l'hiver serait beau, n'était-ce que la bise,
Dont le souffle cruel poursuit les oiseaux blancs,
Et fait toujours pleurer les bons vieux mendiants,
A la voix si tremblante, à la barbe si grise !
Qui pourrait sur chacun jeter quelque manteau
Bien neuf et bien épais, et dans chaque famille
Allumer au foyer comme un grand feu de grille,
Que l'hiver serait beau ! »

« Pour nous, riches enfants, l'hiver est bien aimable :
C'est le temps de Noël, et c'est le temps du bal,
Où l'on va voir Jésus couché dans une étable,
Où, le soir, au salon, tout n'est qu'or et cristal,
Et parure nouvelle, et frais bouquet de roses.
Mais l'hiver ne fait point du tout les mêmes choses
Pour le fils de la veuve aux haillons tout pendants
Que pour d'autres enfants. »

« Je n'aime point la neige, à présent que je songe
Aux pauvres orphelins qui pleurent de la voir,
Lorsqu'ils n'ont pas de feu, que c'est bientôt le soir,
Et que, depuis deux jours, l'ardente faim les ronge,
C'est bien triste pourtant, et c'est très-ennuyeux
D'avoir le chemin noir et gluant sous les yeux...
Mais il est tant de gens que la misère assiége !
Je n'aime plus la neige ! »

P.-J.-O. Chauveau.

---

43. Laissez venir a moi les Petits Enfants.

Laissez venir à moi tous ces petits enfants ;
Le royaume des cieux est pour qui leur ressemble,
A dit le doux Jésus. Les petits tous ensemble
S'avancèrent sans crainte, émus et triomphants.
Et lui, le grand docteur, l'oracle, la sagesse,
Près de lui, tour à tour, souriant les plaça,
S'inclina tendrement et puis les embrassa,

Laissant tous les savants rire de sa faiblesse ;
Car l'homme, c'était tout aux yeux du Pharisien,
La femme, peu de chose... et l'enfant n'était rien.

Laissez venir à moi toutes ces jeunes têtes,
Dit le Seigneur Jésus. Dans ses plus belles fêtes,
Du fond du tabernacle il nous appelle encor ;
Il n'attend point que l'âge ait mûri nos pensées,
Il les prend en leur fleur à peine commencées,
Et tous les séraphins avec leur harpe d'or
Font résonner des cieux l'harmonieuse enceinte,
Quand par vous conviés devers la table sainte,
Seigneur, en longue file, émus et triomphants,
Pour la première fois s'avancent vos enfants.

Laissez venir à moi ces pauvres jeunes âmes,
Dit-il encore : au ciel assurons leur bonheur,
Avant que du démon les embûches infâmes
Ne troublent leur éclat, ne souillent leur candeur.
Et l'on voit s'envoler mille blanches colombes,
Et les mères, hélas ! sur de nouvelles tombes
Ne cessent de pleurer ! Les plaintes de Rachel
Redisent dans Rama leur désespoir cruel ;
Plus d'une ne veut point, dans sa colère folle,
Que la main de Dieu même un instant la console !

P.-J.-O. Chauveau.

———

44. L'Ange et l'Enfant.

Un ange au radieux visage,
Penché sur le bord d'un berceau,
Semblait contempler son image
Comme dans l'onde d'un ruisseau.

« Charmant enfant, qui me ressemble,
Disait-il, oh ! viens avec moi ;
Viens, nous serons heureux ensemble :
La terre est indigne de toi.

« Là, jamais entière allégresse,
L'âme y souffre de ses plaisirs ;
Les airs de joie ont leur tristesse,
Et les voluptés leurs soupirs.

« La crainte est de toutes les fêtes ;
Jamais un jour calme et serein
Du choc des vents et des tempêtes
N'a garanti le lendemain.

« Eh quoi ! les chagrins, les alarmes
Viendraient flétrir ton front si pur !
Et dans l'amertume des larmes
Se terniraient tes yeux d'azur !

« Non, non, dans les champs de l'espace
Avec moi tu vas t'envoler :
La Providence te fait grâce
Des jours que tu devais couler.

« Que personne dans ta demeure
N'obscurcisse ses vêtements ;
Qu'on accueille ta dernière heure
Ainsi que tes premiers moments.

« Que les fronts y soient sans nuage,
Que rien n'y révèle un tombeau ;
Quand on est pur comme à ton âge,
Le dernier jour est le plus beau. »

Et, secouant ses blanches ailes,
L'ange, à ces mots, a pris l'essor
Vers les demeures éternelles....
Pauvre mère !... ton fils est mort !

J. Reboul.

---

45. Moise sauvé des Eaux.

(La fille du roi d'Egypte, Pharaon, à ses compagnes, en découvrant sur le Nil le berceau qui renfermait Moïse.)

« Poussé par la brise légère,
Mes sœurs, c'est un esquif où, dans un doux repos,
J'aperçois un enfant qui dort au sein des flots,
Comme on dort au sein de sa mère. »

« Il sommeille ; et, de loin, à voir son lit flottant,
On croirait voir flotter sur le fleuve inconstant
Le nid d'une blanche colombe.
Dans sa couche enfantine, il erre au gré du vent ;

L'eau le balance ; il dort ; et le grouffre mouvant
Semble le bercer dans sa tombe ! »

« Il s'éveille : accourez, ô vierges de Memphis !
Il crie....Ah ! quelle mère a pu livrer son fils
Au caprice des flots mobiles ?
Il tend les bras ; les eaux grondent de toute part.
Hélas ! contre la mort il n'a d'autre rempart
Qu'un berceau de roseaux fragiles.»

« Sauvons-le....C'est peut-être un enfant d'Israël :
Mon père les proscrit : mon père est bien cruel
De proscrire ainsi l'innocence !
Faible enfant ! Ses malheurs ont ému mon amour ;
Je veux être sa mère : il me devra le jour,
S'il ne me doit pas la naissance. »

M.-V. Hugo.

---

46. L'Aumone.

Donnez, riches ! l'aumône est sœur de la prière.
Hélas ! quand un vieillard sur votre seuil de pierre,
Tout roidi par l'hiver, en vain tombe à genoux ;
Quand les petits enfants, les mains de froid rougies,
Ramassent sous vos pieds les miettes des orgies,
La face du Seigneur se détourne de vous.

Donnez ! il vient un jour où la terre nous laisse.
Vos aumônes là-haut vous font une richesse.
Donnez ! afin qu'on dise : « Il a pitié de nous ! »

Afin que l'indigent que glacent les tempêtes,
Que le pauvre qui souffre à côté de vos fêtes,
Au seuil de vos palais fixe un œil moins jaloux.

Donnez ! pour être aimés du Dieu qui se fit homme,
Pour que le méchant même en s'inclinant vous nomme,
Pour que votre foyer soit calme et fraternel.
Donnez ! afin qu'un jour, à votre heure dernière,
Contre tous vos péchés vous ayez la prière
D'un mendiant puissant au ciel !

M.-V. Hugo.

---

47. Le petit Savoyard a Paris : son malheur et ses plaintes.

« J'ai faim : vous qui passez, daignez me secourir.
Voyez, la neige tombe, et la terre est glacée.
J'ai froid : le vent se lève et l'heure est avancée,
Et je n'ai rien pour me couvrir.

« Tandis qu'en vos palais tout flatte votre envie,
A genoux sur le seuil, j'y pleure bien souvent.
Donnez : peu me suffit : je ne suis qu'un enfant,
Un petit sou me rend la vie.

" On m'a dit qu'à Paris je trouverais du pain :
Plusieurs ont raconté dans nos forêts lointaines
Qu'ici le riche aidait le pauvre dans ses peines ;
Et bien ! moi, je suis pauvre, et je vous tends la main.

« Faites-moi gagner mon salaire ;
Où me faut-il courir ? dites, j'y volerai.
Ma voix tremble de froid : eh bien ! je chanterai,
Si mes chansons peuvent vous plaire...

« Il ne m'écoute pas, il fuit ;
Il court dans une fête (et j'en entends le bruit)
Finir son heureuse journée.
Et moi, je vais chercher, pour y passer la nuit,
Cette guérite abandonnée !

« Au foyer paternel quand pourrai-je m'asseoir ?
Rendez-moi ma pauvre chaumière,
Le laitage durci qu'on partageait le soir,
Et, quand la nuit tombait, l'heure de la prière,
Qui ne s'achevait pas sans laisser quelque espoir.

« Ma mère, tu m'as dit, quand j'ai fui ta demeure :
Pars, grandis et prospère, et reviens près de moi.
Hélas ! et tout petit, faudra-t-il que je meure,
Sans avoir rien gagné pour toi ?

« Non, l'on ne meurt point à mon âge ;
Quelque chose me dit de reprendre courage...
Eh ! que sert d'espérer ?... que puis-je attendre enfin ?..
J'avais une marmotte, elle est morte de faim ! »

Et, faible, sur la terre il reposait sa tête ;
Et la neige, en tombant, le couvrait à demi,
Lorsqu'une douce voix, à travers la tempête,
Vint réveiller l'enfant par le froid endormi.

« Qu'il vienne à nous celui qui pleure,
Disait la voix mêlée au murmure des vents ;
L'heure du péril est notre heure ;
Les orphelins sont nos enfants. »

Et deux femmes en deuil recueillaient sa misère.
Lui, docile et confus, se levait à leur voix ;
Il s'étonnait d'abord ; mais il vit dans leurs doigts
Briller la croix d'argent au bout d'un long rosaire ;
Et l'enfant les suivit en se signant deux fois.

GUIRAUD.

---

48. SORT RÉSERVÉ AUX IMPIES PAR LA JUSTICE DIVINE.

Combien de temps, Seigneur, combien de temps encore
Verrons-nous contre toi les méchants s'élever ?
Jusque dans ton saint temple ils viennent te braver ;
Ils traitent d'insensé le peuple qui t'adore.
Combien de temps, Seigneur, combien de temps encore
Verrons-nous contre toi les méchants s'élever ?

« Que vous sert, disent-ils, cette vertu sauvage ?
De tant de plaisirs si doux
Pourquoi fuyez-vous l'usage ?
Votre Dieu ne fait rien pour vous.
Rions, chantons, dit cette troupe impie ;
De fleurs en fleurs, de plaisirs en plaisirs
Promenons nos désirs.

Sur l'avenir insensé qui se fie !
De nos ans passagers le nombre est incertain :
Hâtons-nous aujourd'hui de jouir de la vie ;
Qui sait si nous serons demain ? »

Qu'ils pleurent, ô mon Dieu, qu'ils frémissent de crainte.
Ces malheureux, qui de ta cité sainte
Ne verront point l'éternelle splendeur.
C'est à nous de chanter, nous à qui tu révèles
Tes clartés immortelles,
C'est à nous de chanter tes dons et ta grandeur.

De tous ces vains plaisirs où leur âme se plonge,
Que leur restera-t-il ? Ce qui reste d'un songe
Dont on a reconnu l'erreur.
A leur réveil (ô réveil plein d'horreur !),
Pendant que le pauvre à ta table
Goûtera de ta paix la douceur ineffable,
Ils boiront dans la coupe affreuse, inépuisable,
Que tu présenteras, au jour de ta fureur,
A toute la race coupable.

J. Racine.

---

49. Sur le Bonheur des Justes et le Malheur des Réprouvés.

[Tiré du livre de la *Sagesse*, ch. v.]

Heureux qui de la sagesse
Attendant tout son secours,
N'a point mis en la richesse

L'espoir de ses derniers jours !
La mort n'a rien qui l'étonne;
Et, dès que son Dieu l'ordonne,
Son âme, prenant l'essor,
S'élève d'un vol rapide
Vers la demeure où réside
Son véritable trésor.

De quelle douleur profonde
Seront un jour pénétrés
Ces insensés qui du monde,
Seigneur, vivent enivrés ;
Quand, par une fin soudaine,
Détrompés d'une ombre vaine
Qui passe et ne revient plus,
Leurs yeux, du fond de l'abîme,
Près de ton trône sublime
Verront briller tes élus !

« Infortunés que nous sommes,
« Où s'égaraient nos esprits !
« Voilà, diront-ils, ces hommes,
« Vils objets de nos mépris :
« Leur sainte et pénible vie
« Nous parut une folie ;
« Mais, aujourd'hui triomphants,
« Le ciel chante leur louange,
« Et Dieu lui-même les range
« Au nombre de ses enfants.

« Pour trouver un bien fragile
« Qui nous vient d'être arraché,
« Par quel chemin difficile,
« Hélas ! nous avons marché !
« Dans une route insensée
« Notre âme en vain s'est lassée,
« Sans se reposer jamais,
« Fermant l'œil à la lumière
« Qui nous montrait la carrière
« De la bienheureuse paix.

« De nos attentats injustes
« Quel fruit nous est-il resté ?
« Où sont les titres augustes
« Dont notre orgueil s'est flatté ?
« Sans amis et sans défense,
« Au trône de la vengeance
« Appelés en jugement,
« Faibles et tristes victimes,
« Nous y venons de nos crimes
« Accompagnés seulement. »

Ainsi d'une voix plaintive
Exprimera ses remords
La pénitence tardive
Des inconsolables morts.
Ce qui faisait leurs délices,
Seigneur, fera leurs supplices;
Et, par une égale loi,
Tes saints trouveront des charmes

Dans le souvenir des larmes
Qu'ils versent ici pour toi.

RACINE.

---

50. ADIEU AUX ENFANTS.

On vous quitte à regret, joyeux enfants qu'on aime,
En qui l'on croit se voir tel qu'on était soi-même,
Dans ces jours radieux d'innocence et d'espoir
Où l'âme réfléchit le ciel comme un miroir.
On vous quitte à regret, puis on vous cherche encore,
Comme aux feux de midi l'on regrette l'aurore,
Comme au sommet du mont, où l'on arrive las,
L'œil se tourne rêveur vers le vallon d'en bas,
Le frais vallon rempli d'ombrages et de mousses,
Où dans l'herbe et les fleurs chantent des voix si douces!
Ce mont qu'il faut gravir avec peine et sueurs,
Chers enfants, c'est la vie; et ce vallon de fleurs,
Où le regard ému se reporte sans cesse,
C'est l'enfance, aujourd'hui votre frêle richesse.
Hélas! et vous aussi vous devrez le quitter
Pour suivre la montagne ardue et la monter!
O mes jeunes amis! ô mes blondes abeilles!
Hâtez-vous! de miel pur emplissez vos corbeilles!
Hâtez-vous: ce beau temps ne doit pas revenir.
Faites-vous un trésor utile à l'avenir,

Un trésor de vertus, d'étude, de sagesse,
Qui ne s'amasse bien qu'aux jours de la jeunesse.
Dans le rude chemin où vous devez marcher,
Cœurs lâches et pieds mous sont sûrs de trébucher.

FIN.

er.